1.ère et 5.e
DIVISIONS.

ESPRIT
PUBLIC.

CIRCULAIRE.

LIBERTÉ.



ÉGALITÉ.

Paris, le 24 Fructidor, an 5.e de la République française, une et indivisible.

LE MINISTRE de l'Intérieur,

Aux Commissaires du Directoire exécutif près les Administrations centrales et municipales.

CITOYENS Commissaires, je comptais correspondre plus long-temps avec vous; j'espérais me servir avec succès de ce moyen, et de la confiance que vous m'avez marquée, pour vous aider à ranimer l'esprit républicain. Mais quand je m'empressais, le 18 fructidor, de vous prévenir à la hâte des événemens de ce jour, je ne me doutais pas que je dusse quitter sitôt le ministère. Forcé d'y renoncer, je veux m'entretenir encore une fois avec vous, avant d'abandonner la maison de l'Intérieur et de monter au Directoire.

Vous savez maintenant, Citoyens Commissaires, que le Gouvernement a été secondé par les Représentans qui sont restés fidèles au maintien de la République. Ne perdons pas le fruit d'un aussi beau triomphe : il n'a coûté ni deuil, ni larmes; sa pureté n'est pas ternie d'une seule goutte de sang. Qu'on

imite par-tout le calme, l'ordre et le bon esprit dont la commune de Paris vient de donner l'exemple! Personne n'a été tenté d'y suivre la bannière des conjurés royaux : ils se flattaient d'avoir un grand parti et une armée ; ils se sont trouvés seuls.

Dans tout ce qui s'était passé depuis le 1.er prairial, les preuves de la trahison étaient si évidentes, si palpables à tous les yeux de ceux qui voulaient les ouvrir ; c'était si hautement et avec si peu de mystère que les conspirateurs s'étaient vantés d'être envoyés pour recommencer, *disaient-ils,* la révolution ; *ils avaient si ouvertement nommé leur 1.er prairial* un nouveau 14 juillet, *qu'il fallait partager leurs vues pour oser en disconvenir. Il semblait presque superflu d'ajouter à ces preuves les traits particuliers qu'on avait recueillis et les pièces trop décisives qu'on a fait imprimer.*

Enfin, il ne reste aucun doute ; et l'on sera bien plus surpris encore quand la prudence permettra de laisser mesurer la profondeur du gouffre où la France devait se voir précipitée par les soins des meneurs royaux.

Il est possible cependant qu'ils trouvent des apologistes chez les prôneurs de l'esclavage. Les ennemis du peuple et de la République ne manqueront pas de redire, avec l'hypocrisie qui leur est familière, que l'on a violé la Constitution, et que la liberté a été attaquée.

Les perfides! ils n'invoquaient la Constitution que pour la renverser! ils parlaient de la liberté pour ramener la servi-

tude ! Ah ! s'il faut leur répondre, dites-leur que jusqu'à présent le génie de la République a veillé sur ses destinées, et qu'il est toujours prêt, toujours armé de sa puissance pour les réduire en poudre.

Commissaires républicains, faites sentir au Peuple avec quel art affreux les commissaires royalistes avaient eu soin d'ourdir leur conspiration. La souveraineté du Peuple était le manteau respectable sous lequel ils s'étaient cachés afin de lui ravir ses droits : c'était en usurpant tous les pouvoirs constitués, qu'ils se flattaient d'anéantir tous ces mêmes pouvoirs ; c'était en corrompant l'opinion publique par la licence de la presse, dont ils faisaient un privilége et un monopole exclusif pour eux et leurs amis ; c'était en appelant la vengeance des émigrés et le fanatisme des prêtres, ennemis de la liberté ; c'était en détruisant chaque jour, pièce à pièce, les institutions, les usages républicains ; c'était en provoquant l'exécrable guerre civile au nom de l'humanité même, en prêchant le massacre de tous les acquéreurs de biens nationaux au nom de la justice, en faisant répéter la Saint-Barthelemy au nom du Dieu de paix ; c'était ainsi qu'ils préparaient le rétablissement du culte et des lois de leurs pères.

Dites bien aux Français qu'il a suffi d'un jour pour renverser tous les complots. Graces à ce jour heureux, nous pouvons désormais respirer sans contrainte l'air de la liberté ; nous pouvons aujourd'hui prononcer sans effroi le nom si doux

de Citoyen, *le nom si cher de* République, *et le nom si sacré de* Constitution ! *Nous pouvons nous entretenir sans danger, des grands exploits de nos guerriers, de leurs vertus et de leur gloire.*

On sait trop que la veille du 18 fructidor, les placards, les journaux, les aboyeurs aux gages des commissaires royalistes, hurlaient insolemment les crimes de Buonaparte, *tandis qu'à la tribune leurs orateurs osaient maudire la liberté de l'Italie.*

La veille de ce jour, ils affectaient de nous parler de la faction d'Orléans, épouvantail fait pour cacher la véritable faction des amis de Louis XVIII. Vous avez vu si l'une et l'autre n'ont pas été frappées d'une juste proscription. Sur-tout ils affectaient de nous parler sans cesse de terrorisme *et d'*anarchie, *mais pour détourner nos regards d'une anarchie bien plus terrible et d'une terreur plus réelle qu'ils avaient su organiser. On a vu cependant, le 18 fructidor, si l'anarchie et la terreur ont souillé la sagesse des opérations du Corps législatif et du Gouvernement; on a vu si l'on a songé un seul moment à relever les échafauds et les bastilles.*

Il est temps d'écarter cet odieux abus des mots; de ramener les vues, les sentimens, les espérances au régime républicain et à ses institutions; de recréer l'esprit public, et de ressusciter en France le patriotisme affaibli, attaqué, dépravé par tant de moyens si infames.

En attendant les lois et les sages mesures que vont préparer de concert le Corps législatif et le Gouvernement, c'est à vous, Citoyens, c'est à vous qu'il convient de commencer ce grand ouvrage; c'est à vous de dire aux Francais que leurs droits, comme leurs devoirs, furent gravés par la nature dans le fond de leurs cœurs, avant qu'ils fussent consignés dans la table des lois. Avant la Constitution, la nature avait dit à l'homme: Sois juste, si tu veux mériter d'être libre; sois vertueux, si tu prétends garder ta liberté; adore ta patrie, afin que ses lois te protégent. Tel est le seul langage que le Gouvernement veut parler au Peuple français.

Vous allez recevoir du Directoire exécutif la Proclamation qu'il adresse aux Français, pour leur développer, dans cette circonstance, la nécessité d'un retour unanime et durable aux usages républicains. Vous ne sauriez trop insister sur les vérités contenues dans cette Proclamation; vous ne sauriez trop la répandre, et vous en pénétrer vous-mêmes, pour en persuader les administrés.

Vous avez remarqué sans doute cette combinaison perfide, ce système suivi avec une constance vraiment imperturbable, par lequel les conspirateurs avaient presque insensiblement plié les mœurs, les habitudes, les institutions de la démocratie aux formes aristocratiques, sacerdotales et royales. Déjà l'on n'osait plus, dans une République, être républicain: ce beau titre de citoyen, *qui n'est vraiment connu, qui n'est mis en*

honneur que chez les peuples libres, était devenu un objet de mépris et d'insulte. La langue des conspirateurs était la langue des esclaves. Les noms de patriote et d'ami du Gouvernement étaient, dans ce jargon, les honteux synonymes de scélérat *et d'*assassin : *aimer la Constitution, c'était se déclarer* brigand. *Nos chants patriotiques, ces hymnes immortels qui ont entraîné si souvent nos défenseurs à la victoire, ces cantiques républicains qui faisaient tressaillir les ames dans le premier enthousiasme de notre révolution, ces chants de liberté n'offraient plus aux oreilles des partisans des rois que des cris de pillage et des hurlemens de massacre. Ceux que nous avions vus naguère se moquer du ciel et des prêtres, étaient devenus des apôtres. Que dis-je! ceux qui se jouaient des mœurs, de la vertu, de la religion, tout en affectant leur langage, reprochaient aux Français de n'avoir ni vertu, ni religion, ni morale, parce que les Français n'avaient plus à leurs yeux la vertu des esclaves, la morale des cours, ni la religion des assassins et des bourreaux.*

Citoyens, engageons fortement les Français à reprendre plus que jamais leur allure républicaine; prouvons aux misérables qui ont calomnié nos lois dictées par la philosophie, que nous n'avons pas eu en vain les leçons de l'expérience, que nous n'avons pas traversé les siècles écoulés de 1788 à 1797, pour nous exposer de nouveau aux fureurs des réactions, qui perpétuent la tourmente des révolutions, et aux excès de

l'anarchie, qui dissout le corps social. Tel fut toujours le plan de nos perfides ennemis : dans tous les temps, on les a vus prendre toutes les formes et pousser à tous les excès pour décrier la liberté, pour la déshonorer ; ils voulaient funester la révolution, pour l'accuser de tous les maux dont ils étaient eux-mêmes les artisans et les complices.

Préservez le Peuple français de tomber de nouveau dans cet horrible piége : qu'il se repose sur la force de son Gouvernement ! Indépendamment des moyens qui sont en sa puissance, sa principale force sera dans le calme du Peuple, dans son obéissance aux lois, dans son respect inviolable pour sa charte fondamentale. La liberté consiste dans l'exécution des lois qu'elle s'est données elle-même : voilà quelle en est la mesure ; voilà le germe inépuisable du bon esprit républicain.

On a trop méconnu, trop déshonoré cet esprit de lumière et de vie que l'amour de la République répand dans les cœurs qu'il pénètre : il s'agit de le faire aimer ; et pour le faire aimer, il faut le faire mieux connaître. C'est par l'instruction, c'est par le sentiment, c'est par tout ce qui peut frapper l'imagination, et les sens, et le cœur, qu'il faut achever le succès de la cause sacrée qui vient de triompher.

Vous direz donc aux Publicistes, aux Écrivains politiques, si votre cœur est enflammé des ardeurs du patriotisme, vous les ferez revivre dans vos productions ; et dans vos utiles censures,

dans vos leçons et vos conseils, vous ajouterez la décence à la noble franchise que doit vous inspirer le zèle pour le bien public. Laissez aux libellistes le fiel et l'imposture. Faites aimer les lois; et par-là vous rehausserez le prix de vos efforts et de votre courage, au lieu de vous traîner dans la fange du crime et de la calomnie ».

Vous direz aux Hommes de lettres et aux Artistes dramatiques : « Enfans du génie et des arts, songez que sous le despotisme, Corneille, Molière et Voltaire flétrirent les despotes, les Mahomets et les Tartuffes. Que n'auraient-ils pas fait, écrivant pour la Liberté! Osez donc marcher sur leurs traces; reproduisez sur nos théâtres les traits républicains, les vertus héroïques qu'il n'est plus besoin de chercher dans les annales de l'histoire. Peignez les ridicules, et démasquez la fourberie de nos nouveaux apôtres, de nos modernes convertis, des détracteurs perfides de notre liberté, et de ses faux amis. La morale publique peut être dans vos mains une magistrature : usez-en pour le bien général de l'État; faites concourir vos talens à propager en France l'esprit républicain ».

Rappelez, rappelez sur-tout à nos fêtes nationales la foule qu'on en écartait. Ceux qui craignaient leur influence, les tournaient en dérision; mais il est de fait que le Peuple n'y assista jamais sans une douce émotion. Ce n'est pas la dépense qui en fait le mérite: brillantes de l'éclat que donne à peu de frais l'amour de la patrie, ces fêtes doivent réunir tous ses amis

sincères ; et il est impossible qu'un si touchant spectacle ne porte pas dans tous les cœurs l'esprit républicain, que les conspirateurs ont pu comprimer un moment, mais qu'ils n'ont pu détruire.

Répétez à tous les Français que les événemens du 18 fructidor leur ont rendu la République ; qu'ils doivent à leur tour lui rendre des républicains ; qu'ils doivent se piquer de l'être, et dans leur vie privée et dans leur vie publique, au sein de leurs familles comme dans les relations de la société. C'est par la modération, la sagesse, et des idées saines de liberté, d'égalité et de philosophie, qu'ils peuvent affermir le triomphe des vrais principes.

Les premières autorités leur ont donné un grand exemple de ce qu'inspirent le courage, l'amour de la patrie, le dévouement au bien public. Que chaque citoyen imite cet exemple ! Le nom français fera l'orgueil, la gloire de la Nation ; et sa puissance, cimentée par l'union des volontés, arrachera enfin leur dernière espérance à ces ennemis obstinés qui l'ayant reconnue invincible au dehors, ne comptaient plus, pour l'asservir, que sur les troubles du dedans. Vous verrez, Citoyens, que les conspirateurs leur promettaient que la patrie, déchirée de ses propres mains, ne pourrait ni leur résister, ni leur soustraire ses lambeaux. C'est là le plus grand de leurs crimes. En vous parlant de paix, ils appelaient la guerre : mais les monstres sont écartés ; ne songeons plus qu'à rendre graces au génie de la République,

et rallumons le feu sacré, le saint amour de la patrie, l'esprit national qu'ils se sont efforcés d'éteindre.

Voilà le dernier vœu que vous adresse le Ministre; et c'est le même sentiment qui va régler en lui la conduite du Directeur.

Salut et Fraternité.

FRANÇOIS (de Neufchâteau).